

courages. Aux écoles, dans les rues, l'impatience se lit sur tous les visages, on demande secrètement des armes, et vous n'avez toujours qu'une froide réponse : Attendez, attendez, soyez prudents !

L'avocat, bien entendu, ne restait pas court et démontrait alors pour la centième fois à Raphaël que la ville ne pouvait rien faire tant que les campagnes ne se seraient pas soulevées.

— Songez donc, disait-il, non sans quelque raison, que toutes les forces de l'ennemi se concentrent dans nos murs. Il faut donc de toute nécessité qu'une diversion, en le contraignant à se diviser, nous permette, à nous, d'agir avec quelques chances de succès.

— Eh bien alors, mon cher ami, je n'ai plus rien à faire parmi vous, mon séjour ici est inutile, et comme, d'après tous les bruits qui nous arrivent, la Samogitie commence à se remuer, je va's m'y concerter avec nos partisans. Et peut-être, en qualité de voisins, viendrons-nous sous vos murs vous apporter le signal de l'indépendance.

— Ne nous quittez pas, ne nous quittez pas s'écriait très chaleureusement notre digne avocat, qui s'applaudissait au fond de la tranquillité que ce départ allait lui rendre, vous êtes ici très-utile, nous ne ferons rien sans vous. Et d'ailleurs est-il juste que nous vous laissions vous exposer à d'aussi grands périls que ceux qui vous attendent sur des routes sans cesse battues par les troupes russes ? Non non, soyez prudent, le moment viendra, et vous verrez ce que nous saurons faire.

Ce prêtre langige, dont ne rougissait pas l'orateur patriote, tant la terreur le dominait, était précisément ce qu'il fallait pour déterminer Raphaël à partir. Ce qu'il ne tarda pas à faire avec l'aide du docteur Neroski, qui maudissait, lui, de fond de son cœur, la faiblesse de ses amis. Toujours suivi par son guide lithuanien, mais qui, dépaycé, n'était plus pour lui qu'un très-courageux compagnon, Raphaël s'enfonça dans la Samogitie, ancienne province polonaise située au nord de la Prusse, et limitrophe avec la Lithuanie. Ce pays, entrecoupé de bois et de hautes montagnes, favorisait admirablement tous les efforts tentés pour recouvrer l'indépendance nationale : soit donc que ces heureuses circonstances inspirassent une plus grande confiance à ses habitans, soit que le mécontentement y fût plus vif, Raphaël ne tarda pas à y trouver tous les élémens d'une vigoureuse levée de boucliers. Quelques paysans d'abord, pour échapper aux enrôleurs moscovites, se nommèrent un chef et prirent les armes ; mais aussitôt poursuivis par une colonne russe, ils se dispersèrent dans leurs forêts. Il n'en fallut pas d'avantage pour enflammer les esprits : un des principaux gentilshommes de Rosiënié, chef-lieu de la province, et qui avait chaudement accueilli les communications de Raphaël et les projets du comte Bialewski, fit acheter partout des armes et des munitions. On arma les paysans et les domestiques des châteaux de faux et de haches : les écuries des particuliers furent ouvertes et mises à la disposition de quiconque savait manier un cheval. On manquait d'artillerie, mais on improvisa quelques canons avec des troncs d'arbres creusés, serrés par des cercles de fer et auxquels on donna pour affûts des trains de carrosses. Dès le 25 mars, les premiers attroupemens désarmèrent les gardes russes du canal de Windawa ; le lendemain, la garnison de Rosiënié est chassée, et les districts voisins se soulèvent presque simultanément. Mais le premier engagement sérieux livré par les chefs de parti national ne fut pas heureux : les paysans ne purent tenir contre deux mille hommes de troupes régulières et se dispersèrent dans toutes les directions pour se livrer à la guerre de partisans qu'ils entendaient le mieux. Un peu plus tard les insurgés prenaient une éclatante revanche en contraignant un colonel russe à se réfugier avec ses troupes sur le territoire prussien, et en s'emparant du petit port de Pologa, où ils espéraient recevoir quelques navires chargés d'armes, secours dont ils avaient le plus grand besoin.

Cependant, pour que l'insurrection samogitienne pût devenir redoutable, il fallait qu'elle se coordonnât avec un soulèvement sérieux en Lithuanie, et c'est à quoi Raphaël travaillait avec une infatigable activité. Les habitans du district de Troki donnèrent l'exemple en se rendant maîtres du chef-lieu ; leurs bandes, grossies par ce premier succès, s'emparèrent d'Oszmiana, de Wilkomierz, refoulant devant elles les troupes russes et marchant courageusement sur Wilna, pour en délivrer les habitans. Mais ceux-ci, toujours paralysés par la terreur, n'osèrent rien entreprendre pour appuyer cette audacieuse tentative, car les autorités militaires déclaraient qu'au premier acte d'hostilité de la part du peuple, la garnison se retirerait et foudroierait la ville. Néanmoins l'insurrection s'étendait et gagnait de proche en proche toutes les parties de la Lithuanie, mais sans qu'on pût arriver à cette unité de vues nécessaires pour frapper de grands coups et atteindre de grands résultats. Chaque

bourg et souvent chaque village devenait un centre d'insurrection qui avait son chef, sa petite armée et ses luttes héroïques, et chaque jour les troupes russes étaient sur mille points différens harcelées, attaquées, rarement battues, grâce à leur forte discipline, mais toujours cruellement décimées. Un terrible fléau, le choléra, vint encore éclaircir les rangs et augmenter le désordre. Raphaël voyant alors que le but de sa mission était complètement atteint, se détermina à rejoindre le comte Bialewski, dont il était très-inquiet, n'en ayant reçu aucune nouvelle depuis leur séparation. Il traversa rapidement toute la Lithuanie, en évitant les alentours des villes où les Russes étaient concentrés, et il ne tarda pas à se rapprocher de ses propres domaines, où il voulait visiter en passant son aïeule avant de rejoindre le comte. Cinq ou six lieues seulement séparaient les deux châteaux. Sur ses terres, comme partout ailleurs, il trouva les paysans en armes et enrégimentés. Sa bonne mère n'avait pas quitté sa résidence, et gardant seulement autour d'elle ses femmes et quelques domestiques pour la servir, elle avait permis au reste de ses gens de s'enrôler sous le drapeau national. Cette vénérable dame était, comme nous l'avons déjà dit, au début de cette histoire, une admirable modèle de toutes les vertus. Pleine de courage, elle applaudissait aux efforts de son pays et se dévouait généreusement de tout ce qui pouvait être utile à la cause nationale. L'argenterie de sa table, le linge de sa maison, les provisions de ses greniers, elle avait tout livré spontanément et sans attendre qu'on lui fit une première demande. (A continuer.)

## BANQUE D'ÉPARGNES,

DE LA CITÉ ET DU DISTRICT.

LA première assemblée générale des Directeurs de cette institution a eu lieu au Bureau de la Banque No. 46, grande rue St. Jacques, lundi le 5 avril à trois heures.

Benjamin Brewster, écrivain, fut appelé au fauteuil ; le caissier agissait comme secrétaire.

Le président ouvrit l'assemblée par la lecture de l'avertissement qui la convoquait, et fit ensuite quelques remarques encourageantes à la circonstance, en félicitant les directeurs sur l'état prospère de l'institution.

William Workman, écrivain, Président du Bureau des Directeurs-gérants, présenta alors le rapport suivant et soumit les états qui l'accompagnent.

Rapport du Bureau des Directeurs-gérants des affaires de la Banque d'Épargnes de la Cité et du District depuis le 26 mai 1846 au 1er. avril 1847, présenté à l'assemblée générale, au Patron, Vice-Patron et aux Directeurs Honoraires, le 4 avril 1847.

En conformité à l'acte d'incorporation et aux réglemens de cette Institution les Directeurs-gérants ont convoqué l'assemblée d'aujourd'hui, étant le premier lundi d'avril, dans le but de soumettre au Patron, Vice-Patron et aux Directeurs Honoraires, un état détaillé des affaires de la Banque, depuis son établissement au premier du courant ; et en faisant cela les Directeurs-gérants espèrent qu'on leur permettra de remarquer que les progrès rapides qu'a fait cette institution depuis qu'elle a été en opération, seulement durant une période de dix mois, et l'état de prospérité où elle se trouve aujourd'hui, doivent être pour les premiers fondateurs et les amis de l'institution un juste sujet de satisfaction.

Durant la courte époque plus haut mentionnée, la somme de £17,100 15 11 a été déposée dans la Banque et celle de £17,751 12 2 a été retirée ; laissant une balance due aux dépositaires le 1er. du courant, de £29,359 3 9 comme il appert par l'état publié plus bas. En référant à la classification des dépositaires, on observera qu'une partie considérable de ce montant a été déposée en petites sommes, ce qui remplit un des principaux objets pour lesquelles cette institution a été établie et augmente son utilité.

Certes, s'il fallait quelque chose pour convaincre les plus sceptiques de la grande utilité de telles institutions, l'expérience de chaque jour de ce Bureau pourrait bien la fournir. On a trouvé qu'en plaçant le montant minimum d'un dépôt aussi bas qu'un shilling, les avantages qu'offre la Banque sont mis à la portée des classes les plus humbles de la société ; de là on peut citer plusieurs cas, où de petites sommes qui, sous des circonstances ordinaires, auraient été peut-être totalement dépensées ou pour de maigres objets, ont été placées dans la banque et ont formé le noyau d'un montant plus considérable et produit en même temps un aiguillon pour augmenter des habitudes d'industrie et d'économie.

Pour ce qui concerne les prêts et les placements, le Bureau a l'honneur de dire, qu'en suivant les dispositions de l'acte d'incorporation, il a pris le plus grand soin de choisir les meilleures garanties, en outre desquelles il a toujours joint et exigé sur les Prêts des garanties personnelles, et comme les Prêts sur les garanties des Baux-Fonds ne sont que trop souvent accompagnés de risques, il a évité entièrement de prendre cette espèce de garantie, vu les embarras qu'elle amène toujours à sa suite. Dans la conduite intérieure de la Banque, le Bureau a apporté la plus stricte économie, comme on peut le voir dans l'état des dépenses, considérant surtout que la Banque a à payer une taxe exorbitante de £50 (ce qui fait cinq lois par mois) et les grands dépenses qu'il faut toujours faire en commençant tout établissement. Malgré tous ces désavantages ils ont pu cependant élever l'intérêt à cinq par cent sur tous les dépôts et montrer un surplus clair de £251 6 9.

En attendant aujourd'hui son mandat, le Bureau espère que son administration des affaires qu'on lui avait confiées, rencontrera l'approbation de cette assemblée et de ceux qui ont honoré l'institution de leur patronage distingué et que pour l'avenir sous la conduite de ses successeurs en office, la Banque continuera à acquiescer en utilité et remplira ainsi le but pour lequel elle fut formée. Le tout résumant humblement soumis.

Banque d'Épargnes de la Cité et du District de  
N° 46, Grande Rue St. Jacques,  
Lundi 5 avril 1847.